

Jean Delisle

LES TRADUCTEURS DE PAPIER (III)

LES CONDITIONS DE TRAVAIL DU TRADUCTEUR FICTIF

LES AUTEURS DÉCRIVENT AUSSI EN DÉTAIL les conditions de travail des traducteurs fictifs. Cela était tout à fait prévisible. Je n'entrerai pas ici dans les détails, faute de place. Je me bornerai à dire ceci : que ces conditions de travail soient jugées bonnes ou mauvaises, les traducteurs de papier ne manquent pas de nous livrer leurs sentiments sur leur métier. Et il n'est pas défendu de croire que ces sentiments sont partagés par les auteurs eux-mêmes. Pour certains, la traduction est un refuge de paix et une oasis de tranquillité. C'est le cas pour François Dumontier, traducteur aux Débats parlementaires, dans *La Maison vide* d'Harry Bernard :

Venu à Ottawa dès 1896, peu après l'avènement de Laurier, Dumontier avait été solliciteur d'assurances, journaliste au *Temps* et à la *Justice*, puis fonctionnaire du gouvernement. D'année en année, de patronage en patronage, il s'était hissé jusqu'au poste choisi de traducteur. Comme ses frères en fonctionnarisme, il menait une vie uniforme et satisfaite, sans préoccupations matérielles. [...] Il aimait son petit traintrain de vie, qui n'exigeait pas plus de travail épuisant que d'effort de pensée (Bernard 1926 : 20; 26).

D'autres personnages, en revanche, sont agacés d'être obligés de traduire, soit qu'ils ne se sentent pas à la hauteur de la tâche, soit que cette activité nuise à leurs aspirations d'écrivain. La secrétaire-traductrice Hélène Delongchamp dans *Sylvie Stone*, de Michel Beaulieu, est un exemple du premier cas. Elle se plaint de son sort en ces termes :

[...] j'aurais dû suivre le conseil de Sophie devenir mannequin les revues de modes les premières pages des magazines les voyages les nuits folles à courir les boîtes avec des hommes d'affaires alors que non j'échoue comme secrétaire-adjointe [*sic*] et on me demande en plus de traduire des textes parce que j'ai passé trois mois à New-York [*sic*] il y a deux ans c'est vrai que j'ai dit trois ans plutôt que trois mois mais c'était pour les impressionner ça me tue ces traductions j'écris mal et je le sais que j'écris mal et je ne trouve jamais l'expression juste du premier coup il faut toujours que je demande à Alain et quand je me relis ça me désespère j'ai hâte que ça finisse qu'ils engagent donc du personnel d'autant plus qu'on ne m'explique jamais les attributions de secrétaire-adjointe – d'autant plus que tout le monde se sert de moi ici la belle poire [...] (Beaulieu 1974 : 106).

CONDITIONS DE TRAVAIL DU TRADUCTEUR FICTIF

Pour sa part, le personnage anonyme créé par Renée-Berthe Drapeau dans *N'entendre qu'un son* exprime on ne peut plus clairement sa frustration d'avoir à produire des traductions pour l'agence «Les Traductions Clavier», alors qu'elle aimerait se consacrer à l'écriture d'un roman : «Vous vous êtes enfermée dans votre petit bureau et vous avez constaté cette évidence que vous traduisiez les textes des autres» (Drapeau 1988 : 31). Notre traductrice pensait sans doute au mot célèbre de Montesquieu, qui écrit dans ses *Lettres persanes* : «Si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais» (Montesquieu 1936 : 284). Si elle en était capable, cette traductrice anonyme du roman de Renée-Berthe Drapeau aimerait se traduire elle-même : «Vous auriez envie de reprendre votre roman à zéro et de le traduire comme vous le faites des articles sur l'artillerie américaine et la cigarette blonde chez Raoul Clavier» (Drapeau 1988 : 74).

Havre de paix, source d'agacement, la traduction déclenche aussi des sentiments de frustration, voire d'agressivité. Dans *Opération orchidée*, Christiane Villon fait dire à son personnage Lucie, traductrice comme elle au Bureau de la traduction du gouvernement fédéral :

Eh bien, on peut dire que, dans ton cas, le travail c'est la santé. Je ne pourrais pas en dire autant. Moi, je m'emmerde, je m'emmerde et je m'emmerde. On traduit en ce moment un rapport sur les pluies acides; j'ai jamais rien vu d'aussi rébarbatif, je dirais même d'aussi caustique.

— C'est parce que tu n'es pas dans le bon bureau. Sais-tu pourquoi nous n'avons jamais trouvé les gens intéressants et spirituels que nous cherchions vainement au gouvernement? Souviens-toi, fonctionnaire était devenu synonyme de platitude (Villon 1985 : 54).

Sa collègue traductrice, Sylvie, qui deviendra interprète et sera affectée à une mission d'espionnage pour le compte de la Gendarmerie royale du Canada, semble, elle aussi, se morfondre d'ennui devant son écran cathodique :

Elle termina rapidement la traduction des derniers paragraphes du rapport qui l'avait si peu intéressée qu'elle aurait été incapable de dire sur quoi il portait cinq minutes après y avoir mis le point final. Elle étira ses muscles douloureux et raidis par la tension de toute une journée passée au clavier d'un ordinateur (Villon 1985 : 67).

Devenue interprète-espionne, elle aura l'impression d'avoir quitté «un monde peuplé de fantômes» pour entrer dans «un monde rempli d'ombres» (Villon 1985 : 58).

CONDITIONS DE TRAVAIL DU TRADUCTEUR FICTIF

Érotisme et humour

Contre toute attente, Jean-François Somcynsky évoque le métier d'interprète dans son roman érotique, *Vingt minutes d'amour*. L'action, si tant est que l'on puisse parler d'action, se déroule exclusivement entre les quatre murs d'une chambre d'hôtel où un homme et une femme qui ne se sont pas vus depuis huit mois font l'amour. Pendant leurs ébats, la belle laisse vagabonder ses pensées. Et à quoi pense-t-elle, croyez-vous? À des cabines d'interprétation!...

N'ayant pas vraiment la force de se concentrer sur les événements [...], elle s'était mise à étudier la salle de conférence. Minutieusement. Tellement qu'elle pourrait encore la décrire. Le tableau, vert foncé, avec des mots, des bouts de phrase, des demi-cercles, des flèches, et les indications relatives à la traduction simultanée: *Français 5, Anglais 5* (À l'arrière, les affiches sur les cabines indiquaient correctement : *Français 1, Anglais 5*. Elle n'avait pas mis les écouteurs, étant bilingue.) (Somcynsky 1983 : 55).

Présente dans les romans érotiques, la traduction l'est aussi dans les écrits de science-fiction, le plus souvent sous la forme de machines à traduire aux performances pour le moins étonnantes. Dans une nouvelle, «Oméga 8 est amoureux», le même Jean-François Somcynsky invente un super cerveau qu'il baptise «Oméga 8» :

En trois microsecondes, il [Oméga 8] engageait cinq cents personnes, en congédiait quatre cent soixante, explorait huit marchés, interprétait les mouvements de la bourse à Montréal, à New York et à Toronto, analysait les décisions de tous nos concurrents, [...] contrôlait les ventes, rationalisait la production, et traduisait les rapports de nos employés qui n'étaient pas encore bilingues (Somcynsky 1981 : 92).

Et tout cela en trois microsecondes! Décidément, notre ami Somcynsky, qu'il donne dans l'érotisme ou la science-fiction, ne manque pas d'imagination ni d'humour... Devant la fabuleuse performance d'Oméga 8, la montre parlante capable de traduire et le logiciel de traduction automatique conçus par un ingénieur de l'École polytechnique de Montréal, dans le roman de Monique LaRue (*Copies conformes*) paraissent des inventions bien anodines (LaRue 1989 : 161). Il en est de même de la machine à traduire portative qui livre des «équivalences culturelles», dans une nouvelle d'Agnès Guitard, «Les virus ambiance» (Guitard 1983 : 102).

Références

- BEAULIEU, Michel (1974), *Sylvie Stone*, Montréal, Les Éditions du Jour, 177 p. [Écrit en 1969]
- BERNARD, Harry (1926), *La Maison vide*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 203 p.
- DELISLE, Jean (1999), *Portraits de traducteurs*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 305 p.
- DRAPEAU, Renée-Berthe (1988), *N'entendre qu'un son*, Montréal, L'Hexagone, 109 p.
- LAPIERRE, René (1983), *Comme des mannequins*, Montréal, Les Éditions Primeur, 176 p.
- MONTESQUIEU, Charles-Louis de Secondat (1936), *Les Lettres persanes*, Publiées avec une introduction par Jacques Bainville, Paris, La cité des livres, Lettre 128, p. 282-285. [Première édition : 1721]
- POULIN, Jacques (1978), *Les Grandes Marées*, Montréal, Leméac, 201 p.
- TATILON, Claude (1991), *Hélène*, Paris, Éditions de l'Arcantère, 133 p.
- VILLON, Christiane (1985), *Opération orchidée*, Montréal, Le Jour, éditeur, 187 p.
-

Source : « Les conditions de travail du traducteur fictif » (2003), série « Les traducteurs de papier », dans *Circuit*, n° 80, p. 30-31.